

LE FOU DE L'ILE

Félix Leclerc, *Le fou de l'île*, Montréal, Bibliothèque Québécoise, 1989, 184 p. (Édition originale, Paris, Denoël, 1958).

Le roman a été écrit à la fin des années 1940, à l'île d'Orléans.

Extraits tirés des pages suivantes (dans l'ordre), p. 15 / 28-29 / 87-89 / 51-52 / 55 / 117 / 171 / 146.

«Au nord de l'île sont les escaliers qui mènent vers les fonds, pleins de silence. Là, les matins d'épaisse brume, on sent l'iode. Cavernes en ruine, pics crevassés, falaise à devant de cathédrale face à la mer. Et l'eau verte qui tape en bas. C'est là que le fou de l'île, venu d'un long voyage, a été vomi par la marée de neuf heures, une nuit de ce temps-là, pendant que personne ne s'en doutait, une nuit d'été...» (...)

«C'est le soleil qui a réveillé l'homme en vidant sa lumière sur lui à pleins flots. Le soleil et le vent. Un vent froid mais pas en colère qui furetait à la porte de la cabane et la faisait grincer. L'homme s'est réveillé tout d'un coup en criant, en poussant la couverture en l'air avec ses pieds et en mettant ses mains devant lui comme devant les voleurs. Puis le silence. Un silence que l'homme n'a jamais connu de sa vie errante. Sans lourdeur, ni poudre, ni hypocrisie dedans. Un silence d'autre monde. Un silence comme celui qui est entre deux pages de musique. L'homme s'est approché du carreau et à travers ses doigts à cause des rayons éblouissants, il a habitué ses yeux au silence, à la mer qu'il ne connaît pas, aux roseaux de rouille, au ciel sans rien dedans que des nuages et de rares oiseaux en voyage.» (...)

«Il y a inondation de soleil sur les battures. Le fou sort de la cabane, en faisant les gestes d'un homme à la nage. Il boit la lumière comme si elle était dans une coupe. Recueillis sont les villages. Lisse est la mer. Les goélands, striés d'or, filent comme des flèches vers les cathédrales aériennes. Multitudes en extase, ainsi les roseaux couleur de rouille. Comme un professeur prépare un cours, le fou avec les images qu'il a sous les yeux veut résumer sa pensée sur ici-bas.

D'un geste il ramasse une poignée de limon. Il l'écrase dans sa main :

– Ça, c'est l'homme.

Puis il lance la vase par terre, pile dessus, l'enfouit sous sa semelle. Doucement, il soulève sa semelle, s'assoit et observe. De la poignée de limon sort une fleur timide, toute grêle et gracile. Elle s'ouvre, elle est bleue, pleine de musique, puis elle se défait, se fane, perd sa corolle, moisit et meurt.

– Voilà la chose qui vole.

Pour sûr qu'il n'y a pas de fleurs dans les battures, mais un cerveau de fou qui prépare le plan d'amour fait pousser les fleurs sur les cailloux et entend des musiques dans les corolles.

Il rentre dans sa cabane et souhaiterait avoir des couleurs pour peindre des tableaux. Il ne sait pas la peinture, mais il barbouillerait l'écorce de tons violents, ferait une échelle qui va plus haut que les mots... au sommet de laquelle peut-être il verrait par-dessus le mur qui sépare du néant ce qui est défendu et impossible à voir. » (...)

«Le jour baisse. Dans les crevasses de nuages roses se dévêt le soleil comme un danseur qui lance au loin ses habits de soie.» (...)

«Chaque fois que le fou va à la pêche de Salisse, il a toujours hâte de savoir ce que la mer a apporté. C'est d'ordinaire de l'esturgeon, du bar, de l'anguille, du doré, une fois un canard.» (...)

«Un grand chêne se penche au-dessus de l'eau. De cet arbre, un oiseau tombe comme frappé d'un coup de feu et se relève et recommence sa culbute. Les deux hommes constatent qu'il enseigne le vol à ses petits et prouve en se laissant tomber que même l'oiseau le plus maladroit est en sécurité dans l'air. Cela donne courage au fou.» (...)

«Salisse pense à l'hiver qui vient. D'abord ce sera les grandes mers d'automne qui submergent les battures jusqu'à la première côte. Et toute la forêt qui se dépouille, qui jette à bas ses diplômes et ses belles feuilles brillantes et sa gloire pour en faire du fumier. La forêt qui fléchit sur elle-même ; qui oublie tout ce qu'elle fut, ses nids d'oiseaux, ses sentiers mousseux, ses jeux d'ombre et de lumière où couraient les elfes, qui recommence à zéro pour connaître la résurrection. Puis, les glaces viendront. Et les longues poudreries sans fin, blanches et hurleuses. Puis le printemps. L'eau va se retirer. Des ronds de glace resteront encerclés alentour des roseaux, au soleil, cela ressemblera à de petites lanternes. Et les fêtes de nymphes vont recommencer avec la venue des hirondelles. » (...)

«Il fait grande beauté dans les fonds. Le soir est tombé. Les parfums de juillet rôdent comme des mélodies. Le vent coule dans la nuit entre les arbres comme une femme qui va à un rendez-vous.»